

PQ 2429
R 57
R 55


Biblioteca Central Magna
UANL
FONDO
A. B. PUBLICA DEL ESTADO
1956

I.

II.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans amener aucun changement notable dans la situation d'Antoine; seulement il sembla rentrer de plus en plus dans cette obscurité dont il était sorti un moment.

Il y a, dans toutes les destinées, un certain

espace de temps accordé pour la réussite, et passé lequel la situation que vous avez atteinte, quelle qu'elle soit, semble devoir être irrévocable. Larry avait malheureusement passé cette époque d'essai progressif. Ce n'était plus un débutant, et pourtant c'était encore un avocat ignoré et qui, probablement, devait l'être toujours. On était désormais accoutumé à unir son nom à l'idée de son obscurité. Il avait pris son rang dans l'opinion publique, et ce n'était plus que lentement et après longues années qu'il pouvait espérer de monter quelques degrés dans cette hiérarchie des réputations, établie par le caprice.

Pour le vulgaire, qui ne savait pas tous les obstacles inaperçus qui l'avaient arrêté, il y avait, en réalité, quelque chose de suspect dans cet insuccès d'un jeune homme habile,

travailleur et éloquent. Il était même difficile, pour celui qui connaissait la vie d'Antoine, de concevoir que les grains de sable, jetés sur sa route par le hasard, eussent pu le laisser si loin de ses concurrents; malgré soi, on était pris d'une sorte de soupçon, et l'on cherchait, dans un vice caché, la justification d'une fatalité si constante.

Cependant un seul mot pouvait expliquer ce mystère. Antoine était né pauvre! c'était cette pauvreté qui l'avait privé de moyens de réussite, de soutiens et de prôneurs; c'était elle qui avait exagéré les défauts de sa nature et qui lui avait donné un caractère sans charnières, incapable de se prêter à rien, timide par orgueil et gauche par noblesse. Sans doute, comme nous l'avons déjà dit, l'homme n'était pas complet en lui, car l'homme complet ne se laisse pas dominer par

une condition, il se l'assimile quelle qu'elle soit, l'arrange à sa taille et sait même s'en faire un piédestal; mais, d'un autre côté, il y avait, chez ce jeune homme, les élémens d'une vie plus grande; il lui avait seulement manqué le hasard d'une naissance meilleure.

Larry ne vit se réaliser aucune des espérances de fortune et de réputation qu'il avait formées un instant. Quelques affaires lui vinrent de loin en loin, mais ne le sortirent pas de sa médiocrité. Quoiqu'il continuât à voir M. Pillet, ce que Randel lui avait dit l'engagea à se tenir avec lui sur la réserve. Le vieil avocat s'en aperçut et cessa, de son côté, de faire des avances, attendant l'heure et exploitant provisoirement, le mieux possible, d'ici là, l'instruction et le zèle de son jeune confrère.

Quant à l'amour d'Antoine, il avait éprouvé, depuis quelque temps, bien des traverses et était devenu la cause de bien des ennuis. La veuve Larry n'avait pas tardé à s'apercevoir, en fréquentant la maison de madame Poirson, que son fils y était attiré par Louise et qu'il l'avait déjà choisie, dans sa pensée, pour partager son sort. Cette découverte lui causa une grande colère.

C'est un travers commun, chez les parens âgés, de ne point vouloir le mariage de leurs enfans; mais, chez la mère d'Antoine, cette idée avait encore acquis plus de force, grâce aux circonstances. Depuis vingt ans qu'elle était veuve et qu'elle vivait avec son fils, elle s'était accoutumée à le considérer en quelque sorte comme un mari. Habitée à veiller aux besoins du jeune homme, à arranger sa vie intérieure, elle avait fait

de celle-ci sa propriété et ne comprenait pas qu'une autre pût y acquérir des droits. Comme dans son trivial égoïsme elle n'avait jamais soupçonné que le bonheur qui suffisait à ses désirs pouvait ne pas suffire à Antoine, son projet de mariage lui sembla une sorte d'infidélité et une ingratitude odieuse. Elle ne vit dans la femme destinée à devenir sa fille qu'une usurpatrice qui venait lui ôter le sceptre du ménage. Peut-être aussi, derrière ces motifs vulgaires existait-il encore un autre plus mystérieux; peut-être éprouvait-elle, à son insu et bien au fond du cœur, un peu de cette jalousie que ressentent toutes les mères pour la jeune fille qui va s'unir à leur fils, car les mères se sentent femmes, même près de celui à qui elles ont donné le jour.

Quoi qu'il en soit, la veuve Larry ne con-

nut pas plutôt l'amour d'Antoine, qu'elle s'en plaignit hautement et cessa de voir Louise. Tout le voisinage sut bientôt que madame Poirson et sa filleule cherchaient à lui enlever son fils en l'amenant à une union ridicule.

Ces récriminations, commentées par le commérage, parvinrent aux oreilles des parties intéressées; elles amenèrent des explications orageuses dans lesquelles Larry eut beaucoup à souffrir, et dont le résultat fut tout opposé à celui que sa mère s'était promis; car, ainsi forcé de déclarer ses intentions et de faire sortir son amour, plutôt qu'il ne l'eût voulu, du mystère dont il s'était plu à l'envelopper, il demanda positivement la main de Louise et devint son fiancé.

La veuve Larry jeta les hauts cris et re-

fusa de voir sa future belle-fille ; mais rien n'ébranla la résolution d'Antoine. Il avertit tranquillement sa mère qu'il était en son pouvoir de le faire souffrir, non de le faire changer de résolution, et garda, après cette déclaration, un silence résigné.

La vieille femme finit par user sa colère contre ce calme muet, et voyant que le mariage ne se faisait pas encore, elle espéra.

Tout, en effet, semblait se réunir pour la rassurer. La position des deux jeunes gens était trop dépendante, trop voisine de la misère pour qu'ils pussent songer à réaliser de suite leur projet ; et l'avenir même était si sombre, tant de tonnerres grondaient à l'horizon, qu'Antoine n'entrevoyait point encore, hélas ! de place sûre où il pût bâtir son humble nid.

Quelque ardent d'ailleurs que fût son amour, ce n'était point une de ces aveugles et égoïstes frénésies qui nous font sacrifier toute prudence à la satisfaction d'un brutal désir. Son amour était patient comme tout ce qui est fort, sage comme tout ce qui est bon ; il voulait en faire une source de paix, d'aisance, de bonheur pour Louise, non une cause de tourmens et de pauvreté.

Quant à Louise, elle attendait avec calme, parce que ce mariage n'était pour elle qu'un déménagement peu important. Elle avait accepté l'amour de Larry sans répugnance, mais aussi sans empressement et avec plus d'estime que de joie. Rien n'annonçait donc que l'union convenue pût s'accomplir prochainement.

Depuis quelque temps surtout, les difficultés